

GRUNDRISS DER VERGLEICHENDEN GRAMMATIK DER INDOGERMANISCHEN SPRACHEN (Esquisse de la grammaire comparée des langues indo-germaniques), von Karl Brugmann und Berthold Delbrück. Strasbourg, Trübner, 1886-1893, 4 vol. in-8°.

Extrait du JOURNAL DES SAVANTS. — Août 1894.

Le grand ouvrage où M. Karl Brugmann s'est proposé de condenser la grammaire comparée des langues indo-européennes n'est pas encore parvenu à son achèvement. Il se compose de deux parties. Dans la première, trop modestement intitulée *Esquisse*, M. Brugmann passe en revue tous les faits matériels concernant la phonétique et la morphologie du sanscrit, de l'iranien, de l'arménien, du grec, du latin, de l'umbrosannite, de l'irlandais, du gothique, du vieux haut-allemand, du lithuanien et du paléo-slave. Cette première partie forme deux volumes d'inégale grosseur, l'un contenant la phonétique, de 568 pages, le second, donnant la morphologie, ne comptant pas moins de 1438 pages. Un volume d'Index donne les mots cités dans le cours de cette laborieuse enquête.

Une seconde partie, qui promet de n'être pas moins étendue et qui est intitulée *Syntaxe*, n'est pas du même auteur. Elle est de M. Berthold Delbrück, professeur de sanscrit et de grammaire comparée à l'Université d'Iéna. Le tome I (795 pages) a paru en 1893. Comme il ne comprend ni le verbe ni la proposition, nous devons supposer que le tome II sera au moins d'égale dimension. Nous aurons à examiner un peu plus tard jusqu'à quel point le nom de *Syntaxe*, donné à cette seconde partie, est juste. Pour le moment, nous n'avons voulu qu'indiquer la suite et les proportions de cette grande publication.

Comme il est naturel de s'y attendre, d'assez notables différences se

découvrent à première vue entre le travail de M. Delbrück et celui de M. Brugmann. Il n'y faut pas voir l'œuvre de deux collaborateurs ayant mis en commun leurs idées et s'étant concertés sur le plan à suivre. Occupé pour son compte à des recherches de linguistique, ayant ses idées faites sur les principales questions, particulièrement en ce qui concerne le sanscrit, ayant sa méthode dès longtemps établie, M. Delbrück reprend quelquefois par un autre côté les mêmes points qu'avait traités M. Brugmann : il le côtoie et le complète plus qu'il ne le continue. Il n'a d'ailleurs pas à sa disposition le vaste groupe d'idiomes que manie et commande son collègue : laissant de côté l'arménien, l'albanais et le celtique, il étudie en revanche avec d'autant plus de détail le sanscrit, les langues classiques et l'allemand. Mais c'est surtout par le tour d'esprit que diffèrent les deux savants : ils ont entre eux si peu de ressemblance qu'il serait impossible de porter sur eux un jugement d'ensemble, ni même de parler en même temps de l'un et de l'autre. On devine que, si M. Delbrück n'écrivait pas sous la même couverture que M. Brugmann et ne recevait pas en quelque sorte l'hospitalité dans son livre, il aurait plus d'une fois à le combattre. Il vaut donc mieux les séparer et traiter successivement des deux parties de ce grand ouvrage. Quoique associés sur le titre, on ne les associera jamais dans les appréciations qu'on aura lieu d'en faire : nous parlons couramment, quand il est question de sanscrit, de *Böhtlingk et Roth* ; on réunit quelquefois en linguistique les noms d'*Osthoff et Brugmann* : mais jamais, selon toute apparence, malgré l'inscription que porte le dos des volumes, on ne dira *Brugmann et Delbrück*. Nous allons donc commencer par le premier de ces deux auteurs.

Une question qu'on se pose d'abord en présence de cet ouvrage, c'est à quel public précisément il s'adresse. Il est assez difficile de s'en rendre compte. Quand Bopp a publié sa grammaire comparée (nous parlons de la première édition), la science était à créer, et elle tenait presque tout entière dans son ouvrage. Étudier Bopp, c'était prendre les choses à leur source. Aussi pouvait-il donner à son livre les développements qu'il lui plaisait. En l'écrivant, il constituait la grammaire comparée, et ce qu'on ne trouvait pas chez lui n'existait nulle part et pour personne. Quand, vingt-huit ans plus tard, Schleicher composa son *Compendium*, il n'en était déjà plus de même. Sur tous les points, la science avait suscité des travailleurs, de grands progrès avaient été obtenus, il fallait se borner et choisir. Schleicher comprit qu'il était tenu à deux choses : une exacte proportion donnée à toutes les parties de son œuvre, et une sévérité rigoureuse excluant tout ce qui était accessoire ou douteux. Quoiqu'il lui soit arrivé d'être en quelques endroits infidèle à cette dernière

condition, l'on doit pourtant reconnaître que son livre, d'une parfaite ordonnance et clarté, représentait bien alors l'état de la science.

A son tour, après vingt-cinq nouvelles années, M. Brugmann a entrepris la même tâche. Dans l'intervalle, les recherches ont été poussées avec une ardeur extraordinaire dans toutes les directions. Beaucoup des résultats antérieurement obtenus sont contestés; sur certains points, l'orientation de la science semble changée. L'œuvre devenait singulièrement difficile. On pouvait donner un résumé de l'état actuel des idées et des connaissances, en se bornant aux grands traits, aux choses essentielles. On pouvait écrire un livre de méthode et de doctrine. Mais essayer de faire tenir en deux volumes ce qui est exposé en cinquante, vouloir même y ajouter en produisant des hypothèses nouvelles, c'était préparer une œuvre d'un caractère mixte, de maniement malaisé et d'effet incertain.

C'est un peu l'impression qu'on éprouve en parcourant le *Grundriss*. A certains moments, il semble que l'auteur ait en vue l'instruction des commençants; mais l'exposition est trop dénuée d'explications et de preuves, trop hérissée de signes de convention et de termes techniques, pour qu'un commençant puisse s'y retrouver. Faut-il y voir un essai pour relier et codifier les résultats obtenus jusqu'à ce jour? Il aurait convenu dès lors de ne donner place qu'aux faits incontestés. Mais M. Brugmann n'a pu se résigner à faire un livre où il n'y eût rien de nouveau, où il ne semât point d'aperçus originaux. De cette façon, le dessein général de l'ouvrage reste indécis. Déjà la choquante disproportion entre le premier et le second volume montre un certain manque de composition.

Il est vrai que les fréquents renvois d'un paragraphe à l'autre, d'une partie de l'ouvrage à l'autre, peuvent donner l'idée d'un plan fortement conçu; mais ces renvois, la plupart du temps, ne conduisent qu'à des répétitions. On retrouve, en différentes parties du livre, les mêmes affirmations, les mêmes exemples, qui grossissent le volume sans que la question en soit avancée, sans que les doutes qui peuvent se présenter à l'esprit du lecteur en soient éclaircis. Ce sont des fiches qui pouvaient servir à l'auteur durant son travail, mais qui auraient dû disparaître sur l'imprimé.

Une observation analogue peut être faite au sujet de la bibliographie: elle est traitée de la manière la plus large et la plus riche. Quelquefois, à l'occasion d'un seul point de grammaire, on trouve jusqu'à trois et quatre pages donnant l'énumération des livres, des brochures et des articles de journaux où ce point de grammaire a été discuté. Mais cette abondance a quelque chose d'accablant pour le lecteur. Comme rien ne

l'avertit de la différence des opinions, comme rien ne distingue ce qui est important de ce qui est secondaire, il hésite en présence d'un catalogue où tout est mis sur la même ligne. En outre, le lecteur ne tarde pas à s'apercevoir que ces listes, très complètes pour les dernières années, le sont beaucoup moins pour l'époque antérieure : cependant, les problèmes étant les mêmes, il serait bon de faire connaître l'origine des systèmes et de signaler les ouvrages où ils ont été présentés pour la première fois. Ainsi, au chapitre de la déclinaison, à celui de la conjugaison, un exposé historique eût été à sa place, résumant ce que philosophes et linguistes ont pensé sur ces agencements ou sur ces organismes. Ici encore on devine que M. Brugmann s'est trop contenté de vider, à l'usage du public, le carton de ses notes, sans se mettre à la place du lecteur qui attendrait de lui quelques directions⁽¹⁾.

Ces réserves une fois faites, nous allons entrer dans l'examen de l'ouvrage. Il est vrai qu'une œuvre aussi touffue est presque inabordable pour la critique, à moins qu'on n'entre dans un détail qui convient seulement dans les recueils spéciaux. Nous essayerons cependant d'y pénétrer, en rangeant nos observations sous quelques points de vue généraux.

Pour être suivi du lecteur, nous prendrons de préférence nos exemples dans les langues les plus connues et nous produirons autant que possible nos observations en langage clair et intelligible.

Les premiers faits dont il va être parlé ont ce caractère commun qu'à tort ou à raison l'on a cru y reconnaître des effets de l'analogie.

L'analogie est un principe dont M. Brugmann aime à se servir et dont l'école à laquelle il appartient s'attribue volontiers la découverte. Les âges précédents n'en avaient-ils pas quelque idée ? Ce serait une question à discuter. Il semble que l'idée de l'analogie soit aussi ancienne que l'étude même du langage. Toutes les fautes de grammaire, toutes les erreurs commises en parlant par les illettrés ou par les enfants, ont pour cause quelque fausse analogie. Quand c'est le peuple tout entier qui se laisse tromper de la sorte, la faute cesse d'être une faute, devient une règle et prend place dans la grammaire. On peut dire que c'étaient là choses connues depuis longtemps. Mais si l'analogie n'est pas un principe nouveau en linguistique, les savants autrefois en usaient avec plus de

⁽¹⁾ On ne peut s'empêcher de penser que certains de ces articles et de ces livres ont été cités d'après le titre, sans que l'auteur ait pris connaissance du contenu. Ainsi, t. II, p. 512, à propos de la déclinaison, nous trouvons cité : Mois-

set, *Étude de la déclinaison par l'accent* (Paris, 1882), qui est un livre à l'usage des élèves commençant le grec. A la page suivante, nous avons : Serrure, *Essai de grammaire gauloise*, qui ne traite pas spécialement de la déclinaison.

précaution. Pour admettre qu'une forme exerce son influence autour d'elle, il faut que la supposition ait quelque vraisemblance, il faut qu'on voie les raisons de cette préférence donnée par l'usage à une forme aux dépens d'une autre. Ces raisons peuvent être de diverses sortes : le fréquent emploi, le voisinage du sens, l'habitude de rapprocher deux mots en une seule et même locution, le désir de souligner un synonyme ou une antithèse... Mais aller prendre au hasard une forme et lui attribuer le pouvoir de s'en assimiler une autre sans que rien justifie cet empiètement, c'est laisser rentrer par une autre porte, dans la science, des caprices que la linguistique moderne croyait avoir bannis pour toujours.

M. Brugmann explique, par exemple, le génitif latin de la seconde déclinaison comme un ancien locatif. Pour rendre les choses plus claires, prenons les exemples de la grammaire de Lhomond : *liber Petri* et *habitat Lugduni*. Le génitif *Petri* aurait été fait sur le modèle de *Lugduni*. Nous voici donc ramenés, par un long circuit et après un demi-siècle de recherches, au même point qu'il y a cinquante ans. On a seulement renversé les rôles : autrefois *Lugduni*, quoique exprimant une idée de locatif, était expliqué comme un génitif. Aujourd'hui *Petri*, quoique exprimant une relation de propriété, est expliqué comme un locatif. Mais il y a cette différence, toute en faveur de l'ancienne erreur, que le locatif est un cas d'un emploi rare en latin, et dont on a, par conséquent, d'autant plus de peine à comprendre l'irrégulière extension.

Voici un autre exemple :

Le duel, en latin, est tout près de disparaître, puisqu'il n'en reste plus que les deux seuls survivants *duo* et *ambo*. Il est d'un usage plus fréquent en grec, mais pourtant il est beaucoup moins usité que le pluriel. Nous voyons cependant M. Brugmann supposer que les pluriels comme *κεφαλαί*, *χῶραι*, *tabulae*, *rosae*, sont des formes de duel qui se seraient indûment introduites au pluriel⁽¹⁾. Une telle hypothèse doit dérouter le lecteur, car elle est en contradiction avec tout ce que nous apprend l'histoire de nos langues. Nous voyons le duel perdre constamment du terrain, depuis les temps les plus reculés que nous puissions atteindre : loin de se développer aux dépens du pluriel, il s'atrophie et meurt comme un organe superflu. Comment croire qu'il ait eu la force d'évincer une flexion aussi usitée que celle du nominatif pluriel? Chose plus extraordinaire encore, après que le duel *κεφαλαί* aurait ainsi pris une place qui ne lui appar-

⁽¹⁾ II, p. 643. C'est à cause du sanscrit, où le duel se termine par un *i*, que ces formes sont ainsi déplacées.

tenait point, il aurait disparu de sa place légitime, puisqu'on dit au duel *κεφαλά* et non *κεφαλαί*. Ici encore M. Brugmann suppose une action de l'analogie s'exerçant en sens contraire de celui qu'on serait disposé à admettre.

Un autre emploi fort singulier de l'analogie est fait à l'occasion des parfaits latins en *ui* et *vi*, comme *monui*, *genui*, *ivi*, *sevi*, *implēvi*, *laudavi*, *amavi*. Ces parfaits viendraient d'une imitation des parfaits *movi*, *juvi* et quelques autres, où le *v* appartient à la racine. Par quel privilège ces verbes, qui ne sont pas très nombreux ni d'un emploi plus fréquent que beaucoup d'autres, auraient-ils eu le pouvoir de transmettre à la moitié des verbes latins une lettre dont ceux-ci n'avaient aucun besoin? Il est difficile de le comprendre.

Mais l'application la plus hardie du principe de l'analogie est celle qui en est faite au genre grammatical. Si, à côté des noms comme *dominus*, *filius*, *equus*, il y a des noms féminins comme *domina*, *filia*, *equa*, il ne faut pas pour cela croire que l'*a* ait d'abord marqué le féminin. C'était une voyelle indifférente au genre, qui se trouvait à la fin d'un certain nombre de substantifs et d'adjectifs. Mais, comme parmi ces substantifs il y en avait quelques-uns tels que *mamma* « la mère », tels que le sanscrit *gnā* « la femme », qui, par nature, étaient du féminin et possédaient un *a*, l'esprit populaire a vu dans cette voyelle un suffixe destiné à marquer le sexe grammatical. Ainsi est né l'*a* du féminin. M. Brugmann avait déjà émis cette conjecture ailleurs ⁽¹⁾ : on pouvait la prendre alors pour un de ces aperçus qui s'offrent à l'esprit au cours d'un travail et qu'on livre à la discussion sans y attacher trop d'importance. Mais c'est peut-être marquer beaucoup de complaisance pour ses propres idées que de laisser entrer pareille supposition dans un livre destiné à durer.

Si l'auteur a quelquefois abusé du principe de l'analogie, en revanche il y a des moments où il n'en use pas assez. Il préfère inventer des formes dites *indo-européennes*, se livrer à des constructions purement hypothétiques, plutôt que d'observer comment une forme réellement usitée s'est modifiée et dénaturée dans le parler quotidien. Les Tables d'Héraclée, en dialecte dorien, nous présentent des datifs pluriels comme *πρασόντασσι*, *ποιόντασσι*, *ὑπαρχόντασσι*, et même *ἔντασσι* (du verbe *εἶμι*). M. Brugmann, pour les expliquer, suppose qu'à côté du thème participial *φέρωντ-*, il y en avait primitivement un autre *φέρατ-*, qui, au datif pluriel, faisait *φέρατ-σι*, *φέρασσι* ⁽²⁾; de là, par contamination

⁽¹⁾ Dans le Journal de Techmer. Cf. *Grundriss*, II, p. 100. — ⁽²⁾ II, 375.

des deux formes, *Φερόντασσι*. C'est chercher bien loin ce qui se trouve sous la main. Rien n'est plus ordinaire que des datifs comme *χείρεσσι*, *πόδεσσι*, *πάντεσσι*, *ἀκούοντεσσι*. On les trouve dès l'époque homérique. D'autre part, ainsi qu'on l'a reconnu depuis longtemps, les noms comme *πατήρ*, *μήτηρ*, en donnant naissance à des datifs *πατράσι*, *μητράσι*, ont fourni le modèle des formes contenant un *α*. Le participe présent *Φερατ* est donc un postulatum nullement nécessaire et que rien ne vient appuyer.

Il semble que l'explication donnée pour les formes verbales comme *amamini*, *erudimini*, si elle est admise pour le présent de l'indicatif, doive valoir aussi pour les autres temps et les autres modes. Il serait peu logique de changer d'étymologie quand la forme ne change pas. C'est pourtant ce que fait M. Brugmann quand, marchant sur les traces de M. Wackernagel, il explique le présent de l'indicatif *amamini* comme un ancien participe et l'impératif *amamini* comme un ancien infinitif : l'un aurait son prototype dans les formes telles que *λεγόμενοι*, et l'autre dans les formes telles que *λεγέμεναι*. Ce dualisme nous paraît la chose du monde la plus superflue. S'il est possible de sous-entendre l'auxiliaire « être » au présent de l'indicatif (*amamini estis*, *φιλούμενοι ἐστέ*), il n'est pas plus difficile de le sous-entendre au subjonctif (*amamini sitis*, *φιλούμενοι ήτε*). Il faut tenir compte de certaines choses fort importantes, mais qui échappent trop souvent au linguiste, parce qu'elles ne sont pas marquées dans l'écriture ni imprimées dans les grammaires, à savoir : le sens général de la phrase, l'intonation de la voix, l'expression du visage, le geste. M. Brugmann n'avait d'ailleurs qu'à consulter sa propre langue pour voir des participes prenant le sens d'impératif : *Aufgeschaut!* *zugeschlagen!* *frisch gewagt!*

Laissant maintenant les faits d'analogie, je passe à un autre chapitre, qu'on pourrait intituler le chapitre du métaplasme, si le nom n'avait pas quelque chose de pédant et de prétentieux. Il s'agit des mots qui ont passé d'une catégorie grammaticale dans une autre, faits qui étaient désignés autrefois sous le nom général d'*anomalies* ou *irrégularités du discours*. Ce chapitre est assez gros chez M. Brugmann.

En effet, pendant que l'école des néo-grammairiens cherche à introduire dans la phonétique une rigueur qui n'est pas toujours compatible avec la fluidité de la parole, elle est prête à admettre dans l'esprit les mouvements les plus imprévus et les plus déréglés. En voici un exemple. Pour expliquer l'*a* des pluriels neutres comme *templa*, *juga*, elle suppose que ces pluriels neutres ont commencé par être des singuliers féminins.

Juga était un substantif abstrait signifiant « l'action de mettre sous le joug » ou encore « l'ensemble des jougs » (*das Gejöche*)⁽¹⁾. Ainsi (ajoute l'auteur) trouve sa raison d'être la règle τὰ ζῶα τρέχει. Il est venu ensuite un temps où *juga* a été considéré comme le pluriel de *jugum*. Telle est la supposition de M. Brugmann, qui étonnera peut-être les lecteurs. C'est comme si nous faisons de la notion abstraite de l'humanité une conception antérieure à celle des *hommes*. A l'objection philosophique nous devons en joindre une autre grammaticale. On paraît croire que les désinences destinées à marquer le genre ont commencé d'exister à la fin des noms, tandis qu'il y a tout lieu de supposer que leur lieu d'origine doit être cherché dans les pronoms.

Un changement très ordinaire est de voir un adjectif devenir substantif. Mais le changement contraire est beaucoup plus rare. C'est celui qu'admet, sans nécessité, M. Brugmann, pour le neutre *minus*, qui aurait d'abord été un substantif formé comme *val-nus*⁽²⁾. Il n'y a pourtant aucune raison de séparer *minus* ni son masculin *minor* des autres comparatifs. On voit bien ce qui a inquiété l'auteur : il aurait fallu *minius*, et c'est la disparition de l'*i* qui, pour lui, fait difficulté. Mais il est probable que l'ancienne forme a été *minis*, qui subsiste encore dans *minister*, et qui a ses analogues dans *magis*, *satis*, *nimis*. L'*u* a été rétabli plus tard sous l'influence de *plus*, *majus*, ainsi que de *minuo*.

Le déplacement des désinences, qui, après avoir servi à un certain usage, sont ensuite employées à un autre, conduit tout naturellement l'auteur à traiter la question d'origine. Quand, il y a environ quinze ans, l'école des néo-grammairiens fit connaître son programme, elle déclara, non sans quelque solennité, qu'elle renonçait à connaître l'origine première des formes grammaticales; que de vouloir la découvrir, c'était une peine superflue. Ce côté de la linguistique, auquel Guillaume de Humboldt doit la meilleure partie de sa réputation, fut condamné d'une façon générale et désigné, avec une intention d'ironie, sous le nom de « recherches glottogoniques ». Nous retrouvons encore cette expression dans le *Grundriss*. Et cependant, comme on a déjà pu le voir, les considérations glottogoniques y reviennent fréquemment et y tiennent une place considérable. Au chapitre de la déclinaison, nous apprenons que la désinence *su* du locatif pluriel se compose de deux parties, savoir : *s*, qui est la vraie flexion casuelle, et *u*, qui est un élément adverbial signifiant « là-bas ». N'est-ce point là de la pure glottogonie ? Dans la conjugaison, la

⁽¹⁾ II, 682. — ⁽²⁾ II, 406.

désinence personnelle *-ti, -nti*, que nous avons dans *ἔσσι, λύοντι*, est pareillement décomposée en deux moitiés : l'exposant de la personne, qui est *t*, et l'*i* qui est « une particule »⁽¹⁾.

Le génitif grec *ὀνόματος* est inutilement séparé du reste de la déclinaison, pour être placé à côté des adverbes comme *ἐκτός, ἐντός*, en sorte que nous aurions ici une sorte de locution adverbiale, identique au sanscrit *nāma-tas*.

Mais où nous trouvons la recherche de l'origine des formes sous son aspect le plus paradoxal, c'est à l'infinitif passif latin. Il s'agit d'expliquer les formes d'infinitifs archaïques comme *dici*, *decipier*, *flagitari*, *irascier*. Ces infinitifs seraient composés de l'infinitif ordinaire *dici, decipi, flagitari, irasci*, et de la préposition *ad* postposée. *Ad* s'est changé en *ar*, comme dans *ar-biter, ar-vorsus*, puis le son *a* s'est modifié en *e*. De cette façon, *dici* est devenu *dici-er*. Ne faudrait-il pas au moins donner quelques exemples d'un infinitif régi par une préposition? Il est vrai que des constructions comme *ad decipi, ad imitari* seraient de véritables monstruosités en latin.

Cette explication en rappelle une autre non moins extraordinaire, donnée pour les participes latins en *dus, du, dum*⁽²⁾. Les participes comme *faciendus* contiendraient d'abord un infinitif *facium*, dont il existe des exemples en osque et en ombrien, mais dont le latin ne présente aucune trace : à cet infinitif serait venue se joindre une postposition *do* ou *de*, la même qu'on aurait dans le latin *endo* et dans *quamde*. Le sens de cette postposition serait le même que celui de l'allemand *zu*. *Faciendus* serait donc exactement le parallèle de l'allemand *zu thun*. Il est vrai que ce rapprochement invraisemblable n'appartient pas en propre à l'auteur du *Grundriss*; mais c'est déjà beaucoup trop qu'il lui ait donné accueil dans son livre.

M. Brugmann ne se contente pas de l'explication des formes grammaticales. Il hasarde quelques pas sur le dangereux terrain de la dissection des racines. Nous le voyons retrancher tantôt un *dh*, tantôt un *d* à certaines racines sanscrites, sous prétexte de les ramener ainsi à une forme plus ancienne. Le verbe latin *reor*, dont le sens propre est « penser », ou plutôt « compter », serait identique avec le sanscrit *rād̥h* « accomplir »⁽³⁾. Le verbe latin *jubeo*, auquel est attribué, comme acception primitive, le sens de « mettre en mouvement »⁽⁴⁾, est rapproché du sanscrit *judh* « combattre », lui-même identique avec *ju* « mélanger, troubler ». Cepen-

⁽¹⁾ II, 1277. — ⁽²⁾ II, 1425. — ⁽³⁾ II, 1047. — ⁽⁴⁾ II, 1152.

dant rien n'autorise à regarder le *dh* de *judh* comme ne faisant point partie intégrante du type primitif. Quant au *b* de *jubeo*, on sait qu'il appartient au verbe *habeo*, lequel s'est soudé par l'usage au substantif *jus*. Nous percevons encore le sens originaire dans la locution : *Velitis, jubetis* (pour *jus habeatis*), *Quirites*.

La dangereuse théorie des « déterminatifs de racines » (on appelle ainsi ces lettres adventices) a trouvé un nouveau champ d'expérience et de nouvelles ressources depuis que les racines, au lieu d'être présentées sous une forme unique, sont présentées sous une double et une triple forme. C'est ce qui permet, par exemple, de rattacher le substantif grec *ὄρμη* « élan » à la racine *sru* « couler », en prenant celle-ci sous la forme *sreu*, *srev*, et en faisant de l'*u* consonne un simple déterminatif⁽¹⁾. Nous ne pouvons approuver ces tours de force, qui rappellent la façon dont l'école hollandaise, à la fin du siècle dernier, faisait naître et grandir sous ses yeux les racines grecques.

Nous nous faisons, d'ailleurs, un devoir d'ajouter que, sur ce point, M. Brugmann a été relativement modéré. Aucun autre chapitre de la grammaire, depuis cinquante ans, n'a donné lieu à de plus grands abus.

Il semble même par instants que l'auteur veuille se retourner d'un autre côté et revenir à des explications autrefois condamnées par lui. Ainsi, après que lui et son école avaient nié la présence de verbes auxiliaires dans la conjugaison et dans les formes dérivées des verbes, après avoir fait, comme nous l'avons vu plus haut, des efforts pour écarter les verbes auxiliaires des parfaits latins, nous le voyons expliquer le futur *arebo*, *videbo*, et les formes dérivées comme *populabundus*, par l'auxiliaire *bhū*⁽²⁾. Concession passagère et presque aussitôt retirée, mais dont nous ne devons pas moins lui tenir compte.

L'étymologie, quoiqu'elle ne soit pas l'objet spécial de l'ouvrage, y a cependant sa place. Quelquefois même elle y figure là où elle n'est nullement nécessaire et où il aurait mieux valu la tenir loin. Il n'était nullement nécessaire, en traitant des participes présents, d'y joindre un mot comme *ὄδους*, en latin *dens*, et d'expliquer *ὄδοντες* par *ἔδοντες* « les mangeurs ». Encore moins convenait-il de voir dans *πῶς*, *πᾶσα*, *πᾶν* le participe présent d'un verbe signifiant « être gonflé, être enceinte »⁽³⁾. C'est cette même racine (sanskrit *ḥu*, *ḥvā* « être enflé ») qu'on retrouverait dans le latin *queo*⁽⁴⁾. Le sanscrit *anc*, qui sert à former des adjectifs mar-

⁽¹⁾ II, 20. — ⁽²⁾ II, 1266, 1426. — ⁽³⁾ II, 373. — ⁽⁴⁾ II, 1073, 1161.

quant la direction, comme *ulanc* « tourné vers le haut », *nyanc* « tourné vers le bas », se serait conservé dans la syllabe du milieu des adjectifs *propinquus*, *longinquus*⁽¹⁾. Autant d'assertions que le plan de cette grammaire n'appelait point, et qu'il n'y eût eu aucun inconvénient à passer sous silence.

Les choses sont plus graves quand d'anciens faits bien et dûment constatés sont révoqués en doute et quand des explications conformes à la science sont remplacées par des interprétations arbitraires. Que faut-il penser, par exemple, quand nous voyons l'auteur expliquer l'adjectif latin *infimus* par *in fumo*, lequel tiendrait lui-même la place de *in humo* « à terre »⁽²⁾? N'est-ce pas jeter à plaisir le doute sur une des plus certaines acquisitions de la grammaire, qui a reconnu dans *infimus* le superlatif de *infra*, comme *intimus*, *extimus* sont les superlatifs de *intra*, *extra*? N'est-ce pas, pour le dire en passant, faire retourner la science au temps de son enfance, au temps où elle expliquait *postumus* par *post humum*? Que faut-il penser encore quand, tout au début du tome II, l'auteur explique l'adverbe latin *brevisiter* comme une locution contractée de *breve iter*, en allemand *kurz-weg*? De ce prétendu composé *breve iter*, contracté en *brevisiter*, viendrait l'innombrable famille d'adverbes en *ter*, comme *graviter*, *feliciter*, *audacter*, *libenter*, etc. Nous croyons que M. Brugmann a péché ici par complaisance pour les découvertes d'un collègue⁽³⁾. Il sait mieux que personne que cette formation, qui se rattache au comparatif, a eu pour point de départ les mots comme *inter*, *subter*, *praeter*, *propter*, et que de là elle s'est peu à peu étendue aux autres adverbes.

Une tâche qui s'imposera de plus en plus en étymologie, ce sera de bien distinguer les époques, et de substituer, autant que possible, l'ordre historique à la simple juxtaposition des formes. On est un peu surpris, quand on voit l'auteur transporter dans la période indo-européenne le type des verbes latins comme *navigare*, et cela parce qu'on trouve en sanscrit un substantif *nāvāga* « marin », composé de *nāu* « vaisseau » et de la racine *ag* « conduire ». *Navigare* est essentiellement latin : il est fait sur le modèle de *remigare*, lequel est lui-même un dérivé de *remex*. Il

⁽¹⁾ II, 461.

⁽²⁾ I, 295.

⁽³⁾ Cette hypothèse appartient originairement à M. Osthoff, qui l'a développée dans l'*Archiv* de Wölfflin (IV, 455 et suiv.) : « Ich bin im Begriff eine Lösung des Problems vorzuschlagen,

die hoffentlich den Nagel auf den Kopf trifft, jedenfalls dem Leser überraschend vorkommen wird. » M. Osthoff cite les locutions allemandes comme *kurzweg*, *leichtweg*, *keineswegs*, *geradeswegs*. Voir les objections faites par Delbrück, *Grundriss*, III, p. 631.

a fallu de longs siècles pour que cette formation en *igare* devînt tellement familière à la langue latine qu'elle en pût tirer tout un groupe de mots comme *navigare*, *litigare*, *levigare*, *mitigare*. Nous ne voyons rien de semblable ni en sanscrit, ni en grec, ni dans les autres langues. La présence d'un substantif *nāvāga*, qui n'est d'ailleurs attesté, jusqu'à présent, que par les dictionnaires, n'est donc pas un indice suffisant pour enrichir la langue mère de ces formations.

Quelquefois les étymologies de M. Brugmann nous font franchir les siècles avec une rapidité inquiétante et nous transportent, pour l'explication d'un mot grec ou latin, en pleine période indo-européenne. C'est ce que nous voyons, par exemple, pour le nom du fleuve Océan, en grec *Ωκεανός*. Ce nom signifierait « celui qui s'étend autour » : en sanscrit, l'on aurait *ā-rajana*, du préfixe *ā*, qui marque la proximité, et du verbe *çī* « être couché ». On pense involontairement au temps où Holtzmann retrouvait le nom d'Homère en sanscrit. Nous ne nous arrêterons pas à toutes les impossibilités d'une telle identification. Disons seulement que ce préfixe *ā* sert encore à M. Brugmann pour d'autres mots grecs : il le reconnaît au commencement des imparfaits *ἤβουλόμην*, *ἠδυνάμην*, *ἠμελλον*, et avec changement de l'η en ω au commencement de *ώφελέω*. On se demande pourquoi les verbes *δύναμαι*, *μέλλω* prennent à l'imparfait le préfixe en question, et quel en est au juste le sens. Si dans *ώκεανός* il a le sens du latin *circum*, quoique en sanscrit il signifie plutôt *ad*, que signifie-t-il avec les verbes qui expriment le pouvoir ou la volonté ? Quoi qu'il en soit de ces points de détail, la soudure des préfixes sanscrits à des verbes grecs ou latins était un procédé dont, il y a quarante ans, Benfey et Pott avaient fait un usage étendu, mais que, depuis les objections de George Curtius, on avait le droit de croire écarté de la science.

Une observation qu'on a trop souvent l'occasion de faire, c'est que la nouvelle école se montre un peu trop accommodante en ce qui concerne le sens des mots. M. Brugmann n'échappe pas complètement à ce défaut.

Le latin *pejorare* est tiré par lui de *pejor*⁽¹⁾ : mais *pejorare* ne signifie pas « empirer », il signifie « parjurer » et la parenté avec *perjurus*, *perjurium* n'est pas douteuse. *Augustus* est rapproché du grec *ύγιής* « bien portant »⁽²⁾. Mais le sens religieux de l'adjectif *augustus* est attesté par les écrivains latins, non moins que par l'emploi qui en a été fait pour désigner le chef de l'Empire. L'idée de « bien portant » est faible pour désigner

⁽¹⁾ II, 402. — ⁽²⁾ II, 388.

celui qu'en grec on appelle *σεβαστός*. La vérité est que *augustus* est avec le substantif neutre *augur* dans le même rapport que *robustus* avec *robur*. Quant à *augur* lui-même, c'est un mot qui désignait les auspices. Un vers d'Attius nous a conservé le pluriel *augura*. *Augustus* s'est employé d'abord pour désigner les objets consacrés, comme les temples, les autels; il a été ensuite, par un excès de la flatterie, appliqué à la personne de l'empereur.

La même indifférence pour le sens amène des identifications de racines qu'il est impossible d'admettre. Le grec ayant perdu au commencement des mots les anciennes articulations *s*, *j* et *v*, on peut quelquefois hésiter sur la vraie provenance d'un terme. C'est ce qui arrive, par exemple, pour le verbe *ἵημι* « envoyer, jeter, lancer ». Mais, en présence de cette lacune de la phonétique, il convient d'être d'autant plus attentif à la signification. Le verbe *ἵημι*, qui a donné en grec ces nombreux composés comme *ἀνίημι*, *μεθίημι*, *παρίημι*, *ὑφίημι*, lesquels tous contiennent l'idée d'« envoyer, laisser aller », M. Brugmann l'identifie avec une racine signifiant « semer », la même qui a donné en latin *sero*, *sēmen*. On est d'abord surpris de ce rapprochement, et l'on se demande de quel côté il faut admettre que soit la déviation du sens. C'est sans doute l'idée la plus concrète qu'il faut regarder comme la plus ancienne : « jeter » ne serait dès lors qu'une sorte de généralisation de « semer ». Mais d'où vient que l'acception de « semer » ait absolument disparu du grec ? Et, d'autre part, d'où vient que l'idée de « jeter » manque aux composés et aux dérivés latins comme *inserere*, *satio*, *sæclum*? Que faire enfin du verbe latin *jacio*, qui correspond si bien à *ἵημι*, et que l'auteur n'explique en aucun endroit de son ouvrage?

Il est impossible qu'un savant, si étendue qu'on suppose son érudition, possède au même degré tout le vaste bagage scientifique que suppose le *Grundriss*. Aussi ne faut-il point s'étonner si, sur certains points, on découvre des lapsus et des erreurs. Je veux seulement relever quelques-uns de ces légers manquements, pour montrer à ceux qui se serviront de cet ouvrage la nécessité d'en vérifier les exemples. J'emprunterai ces spécimens aux langues italiques.

A l'appui d'un datif pluriel latin en *ōs*, M. Brugmann cite le mot *deivos* de l'inscription du vase de Duenos. Mais rien ne prouve que *deivos* soit un datif : le texte de l'inscription de Duenos est encore livré à toutes les conjectures. Ainsi que l'auteur le dit lui-même en note, il a été récemment interprété comme un nominatif pluriel, sans parler des autres explications plus ou moins plausibles qui ont précédé. On ne devrait pas, ce semble, dans un ouvrage de grammaire, et en les séparant

du contexte, citer des formes si peu sûres, qui ne peuvent qu'égarer ceux qui ne sont pas au fait de ce coin spécial de la science. Cette observation s'applique à plus forte raison au mot *aisos*, qui est présenté comme second exemple. Non seulement il s'agit d'une inscription dont le sens est très obscur, mais, du mot en question, la pierre, d'ailleurs intacte, ne donne que les trois premières lettres, **ΑΙΣ**, en sorte que la désinence pour laquelle on le cite est absente.

Comme exemple d'un nominatif terminé par un *f*, M. Brugmann cite le mot osque *statif*, qu'il traduit par « *statio, statua* »⁽¹⁾. Mais en réalité *statif* est un accusatif pluriel (pour *statins*). C'est un mot emprunté à la Table d'Agnone, sorte de calendrier liturgique destiné à indiquer les fêtes : le pluriel *status*, dont *statif* est l'accusatif, désigne les fêtes à jour fixe⁽²⁾.

Après avoir longtemps embarrassé les interprètes des tables eugubines, la formule *tio subocau suboco* est aujourd'hui expliquée de la façon la plus certaine par « *te invocavi, invoco* ». Cependant M. Brugmann, nous ne savons au juste pour quelle raison (ou plutôt nous voyons bien pourquoi : ce sont ses théories sur le parfait qui l'y obligent), revient aux anciennes traductions, qui faisaient de *subocau* un présent non contracté, à peu près comme s'il y avait en latin *te invoco*. Il est alors amené à voir dans *suboco* une locution adverbiale : « *ichi flehe flehentlich an* »⁽³⁾.

Voici un dernier exemple tiré, non de l'ombrien ou de l'osque, mais de l'ancien latin.

L'auteur du *Grundriss* n'a pas méconnu l'influence qu'en latin les thèmes en *i*, comme *ovis, edilis*, ont exercée à certains cas sur les thèmes à consonne, comme *pater, fulx*. Il admet que de là viennent les nominatifs pluriels en *ēs*, comme *patr-ēs*, de là les génitifs pluriels en *ium*, comme *falc-ium*. On ne voit pas, dès lors, pourquoi il répugne à admettre comme authentique la forme *dictatored*, qu'on trouve dans l'inscription de la colonne Rostrale. *Dictatored* (pour *dictatoreid*) a été fait sur le modèle de *mareid*; l'inscription de Spolète donne l'ablatif *bovid*. L'osque a l'ablatif *praesentid*. Le son *ei* est indifféremment représenté en ancien latin par *ē* ou par *i*, comme on le voit par l'orthographe DEVAS, LEBRO. *Dictatored* est donc régulier. On sait d'ailleurs que les soupçons injustement jetés sur la langue de la colonne Rostrale, comme entachée de faux archaïsme, ont été récemment discutés et repoussés.

⁽¹⁾ II, 338, 529. — ⁽²⁾ Ce que les Latins désignent par *feriae stativae*. — ⁽³⁾ II, 853, 1124.

Nous venons d'indiquer quelques-unes des faiblesses qu'on peut signaler dans ce grand ouvrage. Si nous nous sommes arrêté aux défauts, ce n'est pas pour le plaisir de nous livrer à des critiques, ni pour contester les mérites du livre, mais précisément à cause de la juste réputation dont il jouit dans le monde savant, car il est dans toutes les mains, il fait autorité, il est présenté comme le dernier mot de la science. On dirait que M. Brugmann est quelquefois gêné lui-même par le crédit que des disciples trop dociles accordent à ses assertions. Après avoir, sur un point très obscur, produit une série de suppositions, il ajoute ces paroles significatives : « Il faut espérer qu'il n'arrivera pas aux considérations qui précèdent, ce qui est arrivé à des considérations analogues sur le même thème présentées par Johannes Schmidt, d'être déclarées *définitives*. Nous sommes encore séparés du définitif par une bonne distance, peut-être même par une très grande. » Ces lignes, qui font honneur à la conscience scientifique de l'auteur, devraient être présentes à l'esprit de ses élèves.

Nous nous faisons un plaisir, en terminant, de reconnaître la puissance de travail que suppose une telle œuvre, ainsi que l'énorme quantité de connaissances qui y sont accumulées. Il est bon qu'un tel livre ait été composé, car ce sera peut-être le dernier travail d'ensemble qui, de longtemps, traitera simultanément de toute la famille indo-européenne. Au point où sont arrivées les recherches, on ne voit pas très bien en quoi peut nous servir la juxtaposition de ces idiomes, étant donné qu'ils sont de développement très inégal et d'âge très différent. Nous voyons M. Brugmann étudier l'albanais, dont les plus anciens monuments datent du *xvii^e* siècle, à côté du sanscrit, qui nous reporte à au moins douze cents ans avant l'ère chrétienne. L'arménien n'est connu que depuis le *v^e* siècle, le cymrique depuis le *viii^e* ou le *ix^e*. Comment faire marcher de front ces différentes grammaires? Les renseignements qui nous sont parvenus, et d'après lesquels nous sommes obligés de travailler, abondent pour certaines langues, au lieu que pour d'autres ils sont d'une singulière rareté. Cette juxtaposition n'est donc pas sans inconvénient. Le linguiste a l'air de s'avancer sur un terrain uni, tandis que sa marche est à tout moment coupée par le temps, par la distance et l'inégalité de la tradition ⁽¹⁾. Ce reproche atteignait déjà jusqu'à un certain point le *Compendium* de Schleicher, dans lequel il faut plutôt voir une série de grammaires rédigées sur un plan uniforme qu'une œuvre d'un seul jet. Malgré le

(1) Un romaniste français adressait récemment la même critique à un ouvrage étranger où le dialecte roumanche, le

patois actuellement parlé en Normandie étaient étudiés à côté du vieil italien et du vieux provençal.

soin qu'a pris M. Brugmann d'encastrer les différents idiomes l'un dans l'autre, il tombe sous le même reproche. La méthode comparative, pour être autre chose qu'une succession de formes mises en parallèle, a besoin de s'appliquer à des matériaux du même temps, ou d'avoir quelques jalons historiques permettant d'établir une chronologie. Ce qui a pu induire les esprits en erreur, c'est encore l'ouvrage de Bopp, où nous voyons l'auteur passer constamment d'un idiome à l'autre; mais, ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'ouvrage de Bopp est un livre d'investigation et de découverte, dans lequel on nous enseigne, par la vue de certains phénomènes bien visibles dans une langue, à ouvrir les yeux sur les mêmes phénomènes restés ailleurs à demi cachés. Aujourd'hui la science fera d'autant plus de progrès qu'elle s'éloignera davantage d'un programme si complexe et s'exercera sur un champ plus nettement délimité.

Dans un second article nous nous proposons d'examiner la partie due à M. Delbrück.

MICHEL BRÉAL.